

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 218. — SAMEDI, 7 JUILLET 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



UN RAYON DE PRINTEMPS. — TABLEAU DE M. E. VICKYZ

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JUILLET 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Nos gravures. — La pensée, le cœur, la volonté, par Paul Janet. — Esquisses de mœurs, par M. L'Ecuyer. — Conseil de toilette, par Cousine Jeanne. — Usages et coutumes, par Ann Sèph. — Les premiers soins. — Recréations de la famille. — Feuilletons : L'Expiação. — Pauline.

GRAVURES : Un rayon de printemps. — Les mois fleuris : Juillet. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

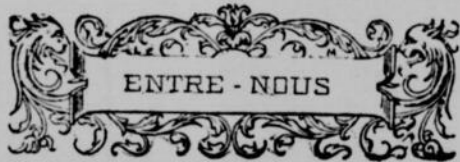
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cinquante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juin), aura lieu SAMEDI, le 7 JUILLET, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



LES Allemands ont un aplomb incroyable. Un de leurs journaux, le *Kolnisch Zeitung*, vient de découvrir la véritable cause de l'extension du peuple canadien dans les provinces de Québec et d'Ontario.

Jusqu'à présent, on avait toujours cru que les familles canadiennes étant très nombreuses et laborieuses, il était naturel que les enfants, arrivés à l'âge d'homme, se fissent une place au soleil et arrivassent à refouler devant eux l'élément anglo-saxon qui venait à peu à peu des bords du Saint-Laurent pour gagner l'Ouest, mais là n'est pas la véritable ni la seule cause de notre accroissement, et c'est ce journal de Cologne qui vient de trouver la clef de l'énigme.

Le principal facteur de l'expansion de la race canadienne française est, d'après ce savant, le clergé, le clergé qui prête à nos cultivateurs des sommes énormes, plus de cent millions, paraît-il, sans intérêt, dans le seul but d'exproprier les terres possédées par les Anglais, les Écossais et les Irlandais.

Certes, voilà une découverte ! et si son auteur n'est pas décoré de l'Aigle noir, il faut avouer que le gouvernement de Guillaume II, le "guerrier pacifique", comme on le nomme déjà, est bien peu reconnaissant.

Voilà cependant comment on écrit l'histoire

Au fond, c'est simplement l'Allemand protestant qui cherche à donner un coup d'épingle aux Français catholiques.

*** Le soleil de juin semble avoir troublé nombre de cervelles, et ce désordre de l'encéphale humain a eu de mauvais résultats.

Parmi les crimes auxquels il a donné lieu on a remarqué :

Un assa-sinat commis par un jeune homme qui, sans aucune provocation, a tué un des amis de sa famille auquel il reprochait, sans raison sérieuse, de vouloir s'emparer de son héritage futur.

L'accusé buvait ou du moins avait bu beaucoup, de sorte que le crime dont il s'est rendu coupable semble être la résultante de deux passions : l'ivrognerie et l'intérêt.

Son avocat va essayer de faire passer son client pour fou.

Le second coupable est un Sauvage, de Cagh-nawaga, qui s'est brûlé la cervelle parce que son père s'opposait à son mariage avec une jeune peau-rouge pour des raisons quelconques.

C'est la vieille, vieille histoire, le choix du jeune homme n'était peut-être pas ce qu'il aurait dû être—je n'en sais rien—mais on ne raisonne pas avec l'amour, et Molière a exprimé cette pensée d'une manière charmante quand il a dit :

... L'on voit les amants vanter toujours leur choix ;
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable.
Et dans l'objet aimé tout leur paraît aimable.
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms :
La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;
La noire a faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grosse est, dans son port, pleine de majesté ;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La geante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sottise est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable d'humeur.
Et la muette garde une honnête pudeur,
C'est ainsi qu'un amant, dit l'amour est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

*** Deux Américains ont été arrêtés à Montréal, où ils s'étaient réfugiés après avoir vidé la caisse qui leur était confiée ; l'un d'eux, novice sans doute, n'avait pris que trois mille piastres ; mais l'autre opérait en grand et s'était annexé un demi-million.

Ces messieurs étaient installés à l'hôtel Windsor, sous de faux noms, et s'apprétaient à faire bombance quand la police est venue déranger leurs petits calculs.

Le caissier est un bipède qui aime beaucoup les voyages, et le libre échange le plus parfait existe entre le Canada et les États-Unis pour cet article.

Les directeurs de grandes maisons de commerce ou d'institutions financières ont beau faire, il arrive toujours des accidents.

A ce propos, vous connaissez sans doute l'anecdote suivante qui fait voir combien la classe des caissiers semble sujette à caution à nombre de gens.

Un jour, un boulevardier quelconque rencontre un de ses amis :

— Et que fait donc votre frère ?

— Il est attaché à la caisse des Dépôts et Consignations...

— Tiens ! on les attache donc maintenant !... Bonne précaution !...

*** Le soleil a aussi échauffé quelques citoyens d'un petit village, le côteau Saint-Louis, qui ont la réputation d'avoir la tête près du bonnet.

Il y a eu grand tapage, nombre de coups de poings donnés et rendus, des yeux pochés, et finalement arrestation de plusieurs amis du désordre.

Ainsi que cela arrive souvent, ceux qui ont fait le plus de bruit dans cette affaire se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas.

Il s'agissait d'un règlement soumis au vote des propriétaires fonciers qui seuls avaient voix au chapitre. Tout alla bien le premier jour, mais le lendemain, comme le règlement déplaisait à beaucoup de locataires, ils décidèrent purement et simplement que l'on ne voterait plus et, joi-

gnant l'action à la parole, ils bloquèrent l'hôtel de ville. Les coups de poings ne se firent pas attendre et, la bagarre devenant sérieuse, la police de Montréal dut s'en mêler.

Tout cela est très fâcheux, car, quelque raison que pouvaient avoir les protestataires de s'objecter au règlement proposé, il ne leur était pas permis de recourir à des arguments aussi frappants que ceux qu'ils ont employés.

La doctrine de Bismarck : « la force prime le droit, » n'est pas admise en Canada.

*** Dois-je attribuer au soleil d'été la singulière manie qu'ont plusieurs de nos compatriotes de se faire décorer d'ordres de chevalerie baroques et ultra-fantaisistes ?

Il y a eu dernièrement à Montréal une fournée de chevaliers de l'Ordre Royal de Mélusine, de Sauveteurs des Alpes Maritimes et de je ne sais quoi encore...

Comme je connais la plupart des ordres fondés pour récompenser le mérite, et que c'est la première fois que j'entends parler des chevaliers de Mélusine, j'ai feuilleté Larousse et j'ai trouvé les renseignements suivants qui sont très vagues, mais qui s'appliquent peut-être à ceux dont il s'agit :

« Ces chevaliers se distinguent généralement par les caractères suivants : bec long, grêle, comprimé sur les côtés, ordinairement droit, quelquefois un peu retroussé, ferme à la pointe et mou à la base, ayant la mandibule supérieure légèrement recourbée vers l'extrémité ; sillon nasal ne dépassant pas la moitié de la longueur du bec ; narines linéaires, basales ; langue filiforme, très pointue ; torsers grêles, d'un quart plus longs que le tibia ; quatre doigts ; la livrée d'été est toujours plus brillante que celle d'hiver. Du reste, ces oiseaux..... »

Mais je patauge, il s'agit d'oiseaux, je suis en pleine ornithologie et par conséquent très loin de mon sujet.

Je cherche ailleurs, je consulte les dictionnaires, les encyclopédies, et ne trouve nulle trace de l'ordre de Mélusine, mais on m'affirme que Don Quichotte en faisait partie.

Ce sont peut-être des jaloux qui font courir ce bruit.

*** Quoiqu'il en soit, je puis cependant vous renseigner sur Mélusine ; c'est déjà quelque chose.

Mélusine était la protectrice de la maison de Lusignan, et la plus célèbre de toutes les fées de la mythologie française. Jean d'Arras, auteur de la légende de Mélusine, dit qu'elle était fille de Pessine et d'Elinas, roi d'Albanie. De concert avec ses deux sœurs jumelles, elle renferma son père dans la montagne de Brundelois. Pessine, irritée, la condamna à être moitié femme et moitié serpent, tous les samedis, (c'est-à-dire tous les jours où LE MONDE ILLUSTRÉ paraît), et fée jusqu'au jugement dernier, à moins qu'elle ne trouvât un chevalier qui voudrait l'épouser, et qui consentit à ne jamais la voir le jour de sa métamorphose. (On dit que plusieurs des chevaliers nouvellement nommés à Montréal auraient été très disposés à y consentir, moyennant une dot convenable).

Mélusine rencontra en se promenant dans les bois Raymondin, comte de Forez, qui, épris de ses charmes, ne tarda pas à la prendre pour femme. Elle bâtit alors le château de Lusignan, et devint mère de huit enfants, dont le plus célèbre est Geoffroy à la grand dent.

Malheureusement, Raymondin était curieux. Un samedi—LE MONDE ILLUSTRÉ ne paraissait pas à cette époque—il fit avec son épée un trou dans la cloison de la chambre de Mélusine et la vit avec sa queue de serpent. Mélusine poussant un cri, s'envola tout à coup par la fenêtre. Une seconde légende, mais plus récente, rapporte qu'elle se réfugia en Dauphiné, dans la fameuse grotte de Sassenage, au milieu de laquelle se trouvent deux cuves creusées dans le rocher, et qui, à sec pendant toute l'année, se remplissent d'eau le jour des Rois.

Mélusine leur communique le don de prophétie, et épousa le seigneur de Sassenage, dont elle eut un fils qui perpétua sa race, etc...

Bref, vous voyez que cette Mélusine était une

pas grand chose, pour ne pas dire une rien du tout, mais cela n'empêche pas que nombre de familles nobles aient tenu à honneur de descendre de cette moitié de serpent—les jours où LE MONDE ILLUSTRÉ paraît, le samedi, ne l'oubliez pas—et qui avait deux maris.

Et c'est le nom de ce monstre que l'on a donné à l'ordre en question.

Il paraît aussi, on l'annonce au moins, que la princesse de Lusignan, qui est complètement inconnue, va venir au Canada.

Si vous voulez devenir chevalier de Mélusine, cela ne coûte pas cher, et il suffit de prouver qu'on a une araignée dans le plafond, on est admis tout de suite.

Enfin, c'est une manie inoffensive, il y a de très braves gens qui en font partie, et mieux vaut encore être chevalier de Mélusine que chevalier d'industrie, comme les caissiers américains dont je vous parlais tout à l'heure, mais si vous vous enrôlez dans la légion de la princesse, ne le dites pas, ayez la modestie de l'humble violette.

* * Les républicains des Etats-Unis viennent de s'assembler pour choisir dans leur parti un candidat au poste de président de la plus vaste république du globe, et tout s'est très bien passé.

Vous savez que c'est le général Harrison qui a eu le plus grand nombre de suffrages, et je ne vous aurais sans doute pas parlé de cet événement qui nous touche peu, si je n'avais remarqué un fait assez intéressant.

Un des membres de la convention, M. Boutelle—un singulier nom dont on est tenté de mouiller les L L—alors que tout était fini, c'est-à-dire, que le président et le vice-président étaient choisis, demanda à proposer une résolution.

Grand tapage, protestations, la proposition n'est pas réglementaire, il est trop tard, pas moyen de sauter ainsi à pieds joints sur les usages, quand enfin un délégué saisi d'une inspiration subite dit qu'il serait peut-être bon de savoir de quoi il s'agissait et on décida de laisser lire la proposition.

M. Boutelle—j'ai toujours envie de l'appeler Bouteille—s'exprima alors ainsi :

« Le premier but de tous les gouvernements est la vertu et la sobriété du peuple et la pureté de leurs foyers. Le parti républicain sympathise cordialement avec tous les efforts sages et bien dirigés pour encourager la tempérance et la moralité. »

Bonne! Bonne!!

On croit rêver en lisant cet axiôme de M. de la Palisse, et je me demande dans quel état moral et physique devait se trouver l'auteur de pareille proposition.

Comme s'il existait un parti, au monde, qui oserait déployer le drapeau de l'intempérance et de l'immoralité.

J'ignore ce qu'il adviendra aux prochaines élections américaines et je m'inquiète peu de savoir qui, des républicains ou des démocrates, l'emportera, mais je sais que ces derniers sont actuellement au pouvoir et que les autres n'y sont pas, ce qui signifie que les uns veulent se mettre à la place des autres, car ainsi que le disait très bien madame de Staël : « Le parti qui domine le plus est celui qui demande des places. »

Malgré l'indiscutable vérité de la première partie de la proposition de M. Boutelle, il ne faudrait pas croire qu'elle ait été acceptée par tout le monde et que les membres de la convention l'aient adoptée à l'unanimité, car il s'est trouvé un délégué, un sur huit cents, qui a protesté, sans rien dire et en ne se levant pas, puisque le vote a été pris par assis et levé.

Les journaux américains ne nous donnent pas le nom du protestataire, et la chose est vraiment fâcheuse, car l'histoire aurait intérêt à garder le nom de ce républicain (selon le sens qu'on attache à ce mot aux Etats-Unis), qui avoue ingénument que la tempérance et la moralité n'ont rien à faire avec l'art de gouverner les peuples.

Enfin! l'Amérique est le pays des étonnements!

* * * Grâce à Dieu, la nouvelle de la mort de M. de Lesseps n'était qu'un simple canard que des spéculateurs avaient fait lever afin de mieux voler d'autres amateurs de jeux de bourse.

Pendant qu'on répandait la nouvelle qui fit bientôt le tour du monde, le grand ingénieur français se promenait tranquillement au Bois de Boulogne, avec une partie de sa nombreuse famille, les neuf filles qu'il a de son second mariage.

Autrefois, le canard était un produit qui appartenait essentiellement aux journalistes, qui faisaient assaut d'imagination pour trouver l'énormité la plus invraisemblable, aujourd'hui les tripoteurs de fonds s'en mêle, et il faut que ça paie, comme on dit si élégamment chez nous.

Le fameux serpent de mer, dont tous les journaux du globe racontent encore périodiquement l'apparition, est un des canards qui ont eu le plus de succès. C'est un journal de Paris, le *Constitutionnel*, qui l'a inventé il y a quelque cinquante ans.

Un autre canard ébouriffant est celui qui fut publié vers la même époque par un journaliste belge.

Il raconta un jour qu'il venait de se faire une expérience très intéressante et bien propre à caractériser l'étonnante voracité du canard.

Vingt de ces volatiles étaient réunis, disait-il, on hacha l'un d'eux avec ses plumes et on le servit aux autres qui le dévorèrent glouonnement. On immola le deuxième qui eut le même sort, puis le troisième, et enfin successivement tous les canards, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un seul, qui se trouva ainsi avoir avalé les dix-neuf autres dans un temps déterminé et très court.

L'histoire eut un succès invraisemblable, fit le tour de l'Europe et parcourut le Nouveau-Monde, où elle fut encore agrémentée à l'américaine.

Un journaliste anglais de Montréal—je ne vous dirai pas qu'il a ses bureaux rue Saint-Jacques, vous pourriez deviner son nom—me disait un jour quand je lui reprochais de faire abus de fausses nouvelles :

—Vous n'avez pas la véritable vocation du journaliste-reporter; je publie aujourd'hui que le clocher de telle église va tomber, je contredis la chose demain, cela fait deux nouvelles. On me reproduit, on en parle partout et longtemps, et un beau jour vous entendez dire gravement :

« Vous savez, le clocher de l'église St X..., il n'est pas solide, il a failli déjà tomber, je l'ai lu dans le *Puff*. »

Et cela fait une réclame à mon journal.

Et c'est bien vrai tout de même que cela lui fait une fameuse réclame!

O Réclame! que de crimes on commet pour toi!

Leon Lédain

NOS GRAVURES

UN RAYON DE PRINTEMPS

I

Moi, j'ai dit aux pommiers : « O pommiers blancs et roses, Dites-moi donc pourquoi vous êtes si fleuris ? Oh ! pourquoi maintenant, vous jadis si moroses, Avez-vous tant de fleurs au bout de vos bras gris ? »

Et les pommiers m'ont dit en me montrant leurs branches : « Ah ! c'est que, vois-tu bien, nous sommes très jaloux : Nous avons vu ta belle et ses menottes blanches, Et nous tâchons d'avoir des mains comme elle, nous ! »

II

Moi, j'ai dit aux cieus bleus : « Cieus peuplés d'hirondelles, Cieus aujourd'hui si purs, hier si nébuleux, Cieus tendres, cieus de mai, cieus pleins d'astres et d'ailes, Dites-moi donc pourquoi vous vous faites si bleus ? »

Et les cieus bleus m'ont dit, dans un de leurs murmures : « Ah ! c'est que vois-tu bien, homme au destin si doux, Nous avons vu ta belle et ses prunelles pures : Alors nous tâchons d'être aussi bleus qu'elles, nous ! »

III

Moi, j'ai dit à la Terre : « O madone bénie, Terre sur qui je vois tant de fleurs odorées, Terre pleine d'amour et de joie infinie Dites-moi donc pourquoi vous me faites pleurer ! »

Et la Terre m'a dit : « Pleure, homme aux yeux moroses ! Car tes deux bras ont beau serrer avec émoi Ta belle aux yeux si bleus, ta belle aux mains si roses, Un jour aussi, vois-tu, je la setterai, moi ! »

JEAN RAMEAU.

LES MOIS FLEURIS : JUILLET

Des cerises, des pavots, des oiseaux.—Ce qui plaît au goût, charme les yeux et les oreilles—Une pauvre rustique, son tablier plein du fruit délicieux, un couple amoureux cheminant au clair de la lune.—L'enfance d'une part, la jeunesse de l'autre.—Tels sont les éléments de la charmante composition de M. Habert-Dys, qui représente le mois de juillet sous un de ses plus riant aspects. Nous n'insisterons pas. Notre gravure, par la grâce et l'originalité de son arrangement, où les principaux sujets se trouvent encadrés dans les baies sphériques du fruit de la saison, par le spirituel mélange des corolles et des feuillages formant d'originales arabesques, est réjouissante par elle-même en donnant à la fois l'idée de ce qui brille, de ce qui chante, de ce qui rafraîchit le cœur et les lèvres.

LA PENSÉE, LE CŒUR, LA VOLONTÉ

PAR la pensée, l'âme s'élève à ce qu'il y a de plus grand, à la plus haute idée que l'on puisse concevoir, celle d'un être supérieur à la nature et à l'esprit, au monde physique et au monde moral, cause unique et ineffable de tout ce qui est.

A la pensée s'associe naturellement le cœur ou la faculté d'aimer.

Le cœur est le principe de l'union et de la communauté entre les hommes. Le cœur seul fait une union durable; c'est lui qui crée une famille en maintenant dans la vie commune les parents et les enfants; c'est lui qui fait la société: car, s'il est vrai que les hommes sont ruinés par le besoin, il est également séparé par le besoin même, et il serait aussi bien un principe de guerre qu'un principe d'union, si les hommes ne s'aimaient naturellement les uns les autres; enfin, par le cœur, l'homme s'unit à la nature, à l'invisible, à l'idéal, à l'infini même, et il s'associe sa propre vie à la source éternelle de toute vie et de toute existence.

Mais si le cœur était seul dans l'homme, il serait à craindre qu'il ne l'entraînât à détruire et à perdre sa propre existence, sa vie individuelle dans la vie d'autrui: ce qui serait un mal; car la diversité n'est pas moins nécessaire aux choses que l'unité; c'est à quoi remédie la volonté, principe d'individualité, de liberté, de résistance, de lutte, de responsabilité; principe de l'énergie virile, de la vraie force humaine, non plus cette force des passions, semblable aux forces physiques par sa violence et son aveuglement, mais de la force éclairée, qui se connaît, qui se possède, qui se commande, et dont la plus haute manifestation est la vertu.

Par la vertu, l'homme ne se contente plus de comprendre l'ordre, il le crée; c'est lui-même qui devient créateur à son tour; il devient en quelque sorte créateur de lui-même, en subordonnant les principes de son être, et les actions qui en émanent, à une idée antérieurement conçue, l'idée de la perfection et de l'excellence.

Tel est le plus grand bien que l'homme puisse posséder ici-bas, et, pour l'acquérir, il n'est pas nécessaire de posséder la richesse ou la puissance; il suffit d'un bon cœur, d'une raison droite, d'une ferme volonté.

PAUL JANET,

Membre de l'Institut de France.

Au téléphone : « Allo ! allo ! marquise... êtes-vous là ? J'ai besoin de vous parler... » « Comment ? C'est vous, baron... attendez... je ne suis pas habillée... » « Ça ne fait rien... parlez-moi tout de même... je me retournerai. »

Au catéchisme : Le curé interroge le fils d'un riche banquier. « Voyons ! comment distingueriez-vous une bonne action d'une mauvaise ? » « Rien de plus simple, M. le curé; les bonnes actions montent et les mauvaises baissent. »



LES MOIS FLEURIS : JUILLET. — COMPOSITION DE M HABERT-DYS

ESQUISSES DE MŒURS

UN MONOMANE

Audaces fortuna juvat.

I

VOYEZ-VOUS, tout ce que vous venez de me dire prouve tout simplement que vous êtes un niais ; et que, moi, pour vous écouter, je suis encore plus niais que vous. Voilà.

—Eh ! oui, voilà un aveu qui honore votre modestie, dit Maurice en jetant un éclat de rire qui fit tinter les vitres mal cimentées de l'appartement. Mais, ne nous brouillons pas, que diable. Je suis venu ici avec les intentions les plus sympathiques, les plus paisibles ; et j'espère bien, non seulement j'espère, mais j'ai la conviction que l'avenir vous prouvera, plus évidemment que mes paroles, la pureté de mes convoitises.

—L'avenir ? Vous êtes prophète, vous ?

—Pourquoi pas ?

M. Millard leva le bras et lança au jeune homme un regard de malicieux dédain.

—De sorte, ajouta-t-il, que vous persistez à dire que vous aurez ma fille malgré moi ?

—Pardon, je dis que vous finirez par me la donner avec la meilleure volonté du monde, ce qui fait toute la différence.

—Eh bien, écoutez, jeune homme, je vais vous faire une prédiction, moi aussi. Si jamais Pierre Millard vous accorde sa fille, vous irez le dire à Rome.

—Nous irons ensemble. Il y a longtemps que je désire voir la ville Eternelle pour y admirer les monuments des premiers artistes du monde. Et votre demoiselle qui aime tant la belle et touchante musique entendra celle du divin Palestrina et autres ; et pour vous même, M. Millard, qui avez, je le sais, un faible pour les reliques de l'aniquité, ce voyage sera aussi plein de charme.

Ce persiflage mettait le bonhomme sur des charbons ardents.

—Ne vous emportez pas, M. Millard ; on sait que vous avez un goût éclairé pour tout ce qui tient aux beaux-arts.

Maurice savait que c'était, chez le bonhomme, la corde la plus sensible à toucher. Il ajouta :

—Il me plairait de faire le voyage avec votre charmante fille et un homme aussi spirituel que vous.

M. Millard se rengorgeait.

—Il me plairait. Peuh ! il s'en manque joliment que nous obtenions tout ce qui nous plait, fit-il.

—C'est vrai, mais, sérieusement, je vous parais donc bien exigeant, bien prétentieux ?

—A-t-on jamais ouï dire prétention plus sotté ! Vous oubliez que ma fille a déjà refusé les partis les plus avantageux ?

—Qu'est-ce que cela fait ?

—Voilà une question, par exemple...

—N'a-t-on pas vu déjà des jeunes filles aussi bien douées que la vôtre épouser leur laquais ? Je suppose que vous ne trouvez pas de similitude entre ce dernier et moi. Après tout, je ne

vois pas où serait la mésalliance. Ma généalogie vaut bien la vôtre. Je ne suis pas riche, il est vrai ; mais je puis le devenir. J'ai du cœur et des aptitudes, Dieu merci. Au reste, ce n'est pas la fortune qui fait toujours les meilleurs mariages.

—Propos de tête folle, gâtée par les romans, dit dédaigneusement le bonhomme.

—Et tenez, pour piquer au plus court et ne pas aller par quatre chemins, j'aime votre fille et j'ai la pré-omption de croire que je ne lui déplais pas et qu'elle est loin de partager vos vues.

Elle vous l'a dit ?

—Il y a des choses qu'on ne dit pas toujours de suite, mais qu'on devine. Et vous verrez, M. Millard, que vous finirez par dire comme nous.

—Jamais. Enfin c'est trop parler pour ne rien dire ; et je vous prie de me laisser à mes affaires et de ne plus troubler la paix de mon intérieur. A-t-on l'idée d'une pareille audace...

—Au revoir, M. Millard ; au revoir futur beau-père.

II



M. Millard leva le bras et lança au jeune homme un regard de malicieux dédain. — (Page 77, col. 1).

Voici ce qui avait donné lieu à cette première entrevue de Maurice avec M. Millard.

Quelques jours avant, Pierre et Louis étaient à veiller chez Maurice et ne savaient trop comment tuer le temps. Les deux premiers pratiquaient comme avocats et Maurice comme médecin. Pratiquaient, c'est-à-dire, quand il y avait des clients. Généralement la boutique n'était pas achalandée.

Ils passaient régulièrement leurs soirées ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Amis sincères qu'on ne trouve que dans les déshérités de la fortune,

Donc, ce soir-là, après avoir épuisé tous les sujets de conversation, ils bâillaient à se disloquer la mâchoire.

—Ne trouvez-vous pas, vous autres, dit Maurice, que la vie de garçon est bien fastidieuse,

surtout pour de pauvres Sires comme nous qui n'avons pas d'argent à jeter par les fenêtres ?

—Sans contestation ; mais le moyen d'y remédier ?

—Parbleu, le moyen est tout trouvé. Et, moi qui vous parle, je vais vous donner l'exemple...

—Ah ! bah, firent les deux autres avec une visible incrédulité.

—Vous ne le croyez pas ? Je ne suis on ne peut plus sérieux. Dans un mois, jour pour jour, vous viendrez ici et nous enterrerons ma vie de célibataire. Mais, d'ici là, j'espère que vous me laisserez toute ma liberté.

Ce ne fut pas seulement de l'étonnement chez Pierre et Louis ; ce fut presque de la stupeur.

—Diable ! dit Pierre, est-ce que tu aurais hérité d'un oncle d'Amérique ?

—Non pas, j'hériterai plus tard de mon beau-père.

—Que tu connais ?

—Dame, puisque je vais épouser sa fille.

—S'il n'y avait pas d'indiscrétion...

—Pas du tout ; je puis vous nommer ma future épouse ; seulement, jusqu'à ce qu'elle le soit, je compte sur votre parfaite discrétion. Vous connaissez le proverbe : il faut mourir pour être loué et se marier pour être calomnié.

—Entin, le nom, le nom de madame ?

—Mademoiselle Eugénie Millard.

—Mon cher, dit Louis, la fille du bonhomme Millard, c'est à peu près comme qui dirait un Gibraltar à prendre.

—On le prendra.

—Mais, ajouta Pierre, tu ne connais donc pas le vieux ?

—Parfaitement.

—Un vieux ladre qui se croit sorti de la cuisine de Jupiter, parce qu'il a le carrosse d'un de ses débiteurs qu'il a ruiné.

—Je sais cela.

—Qu'il a presque promis sa fille à Leroux parce qu'il est riche, ce garçon-là.

—Ce Leroux, dit Maurice, est une espèce d'imbécile qui ne saurait me gêner ; j'en ferai promptement justice.

—Mais tu ne la connais pas du tout, cette jeune fille ?

—Qu'en savez-vous ?

—Tu l'as déjà rencontrée ?

—Sans doute.

—Tu lui a parlé ?

—J'ai déjà ébauché une déclaration.

—Et puis ?

—Et puis, je me suis convaincu que je pouvais espérer.

—Elle te l'a dit ?

—Pas en parole ; mais n'y a-t-il pas le langage des yeux, souvent beaucoup plus ex-

pressif que tous les aveux les plus charmants.

—Oui, mais nous en revenons toujours là : le bonhomme, le bonhomme, voilà la pierre d'achoppement. J'aimerais autant m'adresser au...

Louis n'acheva pas.

—Au diable, n'est ce pas, dit Maurice. C'est ce que je vais éprouver ces jours-ci ; car je vais lui demander sa fille en mariage. J'aime que les choses se fassent rondement.

—J'ai bien peur qu'elles ne se fassent que trop rondement, mais pas dans le sens que tu l'espères.

Et voilà pourquoi, un bon jour, Maurice s'était fait une toilette éblouissante et s'était présenté chez M. Millard et, sans chercher ni détours ni circonlocutions, lui avait déclaré ses noms et prénoms, exposé sa situation financière et lui avait déclaré ses espérances et ses prétentions, dans le plus beau langage du monde.

On vient de voir quel fut le premier résultat, le premier succès de cette démarche d'une hardiesse inouïe.

III

Pierre Millard était quinquagénaire, bourru, très misanthrope à ses heures. Il avait éprouvé dans le commerce des pertes assez considérables, ce qui avait aigri son cœur, naturellement bon. Malgré ces revers, il avait sauvé du naufrage une assez jolie fortune. On le disait avare, mais c'était un peu exagéré. A certains jours, quand on savait le prendre et que les douleurs rhumatismales ne le faisaient pas trop souffrir, il était d'une grande bienveillance pour les souffreteux ; et ceux qui vivaient dans son intimité pouvaient citer à son acquit des traits de charité vraiment admirables.

Le bonhomme avait une manie, bien inoffensive d'ailleurs. Il avait la passion, non pas des antiquités, mais des antiquailles, ce qui, quoiqu'en dit Maurice, n'était pas l'indice d'un goût bien épuré. Seulement, M. Millard avait ses prétentions là-dessus, et bien venus étaient ceux qui choyaient ces prétentions ; parce que M. Millard avait la conviction que tous les objets de bric à brac qu'il avait accumulés, dans son cabinet *ad hoc*, pouvaient, au dire des connaisseurs, constituer un musée précieux. Réellement, sauf quelques articles de valeur, ce ne pouvait être qu'un fouillis de vieilleries les plus disparates. Tout cela ne coûtait pas cher et, aux yeux de M. Millard, c'était tout simplement splendide. Et ceux qui étaient admis à visiter ce sanctuaire devaient s'extasier, à peine d'encourir les disgrâces et les rancunes du propriétaire.

Madame Millard était la femme accomplie. Elle remplissait avec amour ses devoirs de femme dévouée, de mère et d'épouse sans reproches. Tous les jours se passaient dans la pratique des vertus modestes : le gouvernement de sa maison avec une sage économie et tous les principes d'une religion sans pruderie. Jamais femme n'éleva plus haut l'amour conjugal, la tendresse maternelle et la bonté pour tous ceux qui avaient quelque relation dans la maison.

Eugénie était, au moral, l'*alter ego* de sa mère. Avec cela, jolie, gentille au besoin, d'une douce et inaltérable gaieté, l'idole de son père dont elle faisait ordinairement ce qu'elle voulait avec ces délicieuses chatteringes dont les cœurs bons et expansifs ont le secret.

C'est sur cette charmante enfant que Maurice avait fondé ses plus chères espérances, car, hâtons-nous de le dire, les considérations matérielles, pécuniaires, n'entraient pour rien dans les convoitises du jeune homme. C'était un excellent cœur que Maurice. Et pour faire son chemin dans la société, rien ne lui manquait, ni les aptitudes, ni les talents, ni les lumières ; rien ne lui manquait que l'expérience et... la chance.

Ah ! la chance. On a beau dire, c'est la clef qui ouvre tous les avenir ; car cette chance a bien des noms, bien des synonymes. Quelque bien doué que vous soyez, quelques dispositions que vous ayez par le travail, vous réussirez rarement dans le monde, si la chance, sous quelque forme que vous la conceviez, ne vous ouvre la porte et ne vous conduise par la main jusqu'à ce qu'elle vous ait indiqué où est le trésor auquel vous donnerez le nom que vous voudrez.

IV

—Au revoir, avait dit Maurice en laissant M. Millard.

On conçoit que cet audacieux défi avait porté l'exaspération du bonhomme jusqu'au délire. Il était effrayant à voir avec ses cheveux hérissés, à pic sur le crâne, les yeux presque sortis de leur orbite, les lèvres convulsées. M. Millard était formidable dans ses emportements, mais ça ne durait qu'un instant, comme le passage d'une trombe. Il avait heurté un petit guéridon sur lequel était une vieille lampe, une relique, disait-il, laquelle était tombée et s'était brisée en éclats. Ce fut ce bruit insolite qui attira madame Millard.

M. Millard entraînait rarement dans ces accès de rage folle ; mais il ne fallait pas quelque chose de bien extraordinaire pour troubler la béate quiétude du bonhomme. Madame Millard savait cela, de sorte qu'elle s'en inquiétait peu ; car elle ne

tardait pas à dissiper ces mauvais nuages qui assombrissaient le foyer domestique. Elle avait toujours dans son excellent cœur un lénitif infailliable pour ces petites blessures de son cher époux.

—Mon Dieu, dit elle, de sa voix la plus suave, qu'y a-t-il donc, mon cher Pitro. Vous voilà méconnaissable. Comment pouvez-vous, homme sensé, raisonnable, vous livrer à d'aussi mauvaises passions.

—Ce que j'ai ; mais c'est incroyable, je vous dis que c'est monstrueux, voilà.

—Vous avez encore passé la nuit dans l'insomnie, avec tout le *patatran* de vos vieilleries.

—Vous blasphémez, madame.

—Et vous avez probablement rêvé à la bête aux sept têtes. Réveillez-vous, mon ami. Voyons, mon petit Pitro, soyons sage. Dites à votre petite femme ce qui vous chagrine ; vous savez que, d'ordinaire, elle est bon médecin pour les maladies du cœur.

—Quand je te répète, Eulalie, que c'est une chose presque invraisemblable ; c'est comme celle dont parlait une fois madame de Sévigné qui ne trouvait pas assez d'adjectifs pour la raconter.

—Eh, mon cher, madame de Sévigné aimait quelquefois à faire du sentiment et du style, et elle le faisait bien ; mais elle savait consoler aussi.

—Quand on pense, continua M. Millard, un peu radouci, que j'ai été assez bête, c'est le mot, pour ne pas avoir, de prime abord, flanqué cet animal là à la porte.

—Des gros mots, allons, ce n'est pas joli.

—Tiens ; je devrais prendre des gants blancs, probablement. En vérité, Eulalie, avec tes petits airs d'aménité et de sainte nitouche, tu es parfois ridicule.

—Voyons, quand tu auras épuisé ton répertoire d'insanités, tu viendras au fait, peut-être.

—M'y voici ; autant me débarasser de suite de ce poids qui me brise le cœur. Si je te disais qu'on est venu me demander la petite en mariage.

—La petite ?

—Oui, la petite, à nous, Eugénie.

—Eh bien ?

—Comment, eh bien ! Ça te paraît tout simple ; tu prends cela d'un air...

—Enfin, ce sont de ces choses qui arrivent, mon cher.

—Comment ! un homme que je n'ai jamais vu, ni connu...

—C'est différent.

—Tu es bien bonne, en vérité.

—C'est que, mon vieux, il y a de ces natures impétueuses, prime-sautières, qui, pour atteindre plus promptement la réalisation de leurs désirs, voudraient briser du coup tous les obstacles. Tels ces chaux fougues qui brûlent le pavé pour arriver plus vite au terme de leur course. Et peut-on savoir le nom de ce nouveau don Juan ?

—Tout simplement ce petit Maurice C., qui, faute de malade à tuer, voudrait se refaire d'une autre manière. Mais ce n'est pas tout.

—Ah ! il y a autre chose ?

—Il prétend, ce malotru, que la petite lui a donné des espérances.

—Bah ! ils en sont tous là, ces jeunes gens ; ils ont toujours comme cela des espérances en réserve. Et qui n'en a pas, d'espérances. Seulement, il arrive malheureusement que ces espérances sont souvent fallacieuses.

—Tu dis malheureusement ?...

—Sans doute, je parle en général. Toi-même, mon cher Pitro, n'as-tu pas fait souvent ces beaux rêves que la réalité a brisés ?

—Cependant, ce jeune escogriffe me paraît positif. Ne s'est-il pas contré quelque part avec Eugénie ?

Eugène Leclercq

(A suivre)

Lu sur l'album d'un dentiste :

« Ne vous faites jamais arracher toutes vos dents : le jour où vous vous mariez, vous ne pourriez plus vous en mordre les doigts ! »

CONSEILS DE TOILETTE

Les femmes bien élevées hésitent de plus en plus à recourir aux teintures. Seules, celles qui, par profession artistiques, par exemple, redoutent de blanchir, se résignent à cet ennuyeux et dangereux emploi. La meilleure preuve de ce retour au bon goût est que les grands coiffeurs consacrent des vitrines entières à l'exposition de leurs postiches gris ou blancs, depuis qu'on a reconnu combien ces chevelures sont plus seyantes que les couleurs artificielles.

Adoptez plutôt, en blanchissant, l'usage d'un léger velouté de poudre, d'iris si vous voulez. On jette avec une houppette, au hasard, sur la tête, à sa toilette du soir, et l'on brosse le lendemain matin. De cette façon, aucune parcelle ne tombe malproprement sur les effets. Enfin, cette pratique a l'immense avantage de nettoyer la tête et d'arrêter la chute des cheveux.

Les ongles étant la parure de la main, il faut absolument les soigner. Il est superflu d'aller jusqu'à l'emploi de l'émail et du polissoire, mais il est indispensable de les couper régulièrement, en recherchant la forme étroite et longue, ainsi que de les débarrasser des petites peaux qui en obstruent l'amande.

On repoussera celles-ci " toutes les fois " qu'on se lavera les mains, d'un coup de pouce caché sous la serviette. Cette habitude prise ne coûte pas vingt secondes de temps. En commençant ces pratiques si simples à peu près vers l'âge de quatorze ou quinze ans, quand l'ongle est assez dur pour les supporter, on acquerra sûrement des bouts de doigts effilés selon les exigences de l'élégance.

La main restera douce et blanche si on évite l'eau chaude, l'emploi inutile du savon que l'on remplacera par un peu de poudre d'iris, lorsqu'on n'a besoin que de se rafraîchir l'épiderme et non absolument de le nettoyer.

Trois ou quatre gouttes de glycérine préparée par le pharmacien, avec une légère addition d'acide phénique, versées chaque soir dans le creux de la main et étendues par une légère friction, seront le remède souverain aux altérations de la peau en hiver.

COUSINE JEANNE.

Les arbres à lait.—Des bois entiers de carité viennent d'être découverts, dans les vallées du Sénégal et du haut Niger. La carité est l'arbre à beurre des habitants de ces localités ; il est pour eux d'une grande ressource. Sa ressemblance avec le chêne est frappante ; mais son fruit est tout différent du gland. Le fruit du carité est comme du beurre, et son apparence est celle de l'intérieur d'un marron ; sa couleur est blanche, et sa saveur est exquise ; on le ramasse en très grande quantité. On met ce fruit dans le four, pour le faire sécher, et on brise la coque, pour en extraire la chaire, qu'on transforme en pâte en la pétrissant ; ensuite on place cette pâte dans un récipient, contenant de l'eau froide ; on bat le tout, pour faire monter le beurre au-dessus de l'eau. Un second battage rend le beurre compact. Les populations du Sénégal et du Niger consomment journellement le beurre de carité ; mais non seulement il est employé pour la cuisine, mais encore pour l'éclairage à la lampe et pour la fabrication du savon de toilette. Les femmes enduisent leurs cheveux avec cette pâte. Le point de fusion de ce beurre végétal est assez élevé, ce qui est un avantage pour ces pays chauds. Suivant l'opinion du commandant Gaierie, ce beurre pourrait être consommé en Europe, où on pourrait l'utiliser encore pour faire des bougies. Ce dernier emploi serait certainement avantageux, puisqu'il existe des grandes forêts de carités sur les rives du Niger. L'Afrique produit aussi l'arbre à lait ou à tabayba. Son suc est excellent et abondant ; il constitue une boisson rafraîchissante et une nourriture fort saine. On fait couler le suc en pratiquant simplement une incision dans l'écorce. A la Guyane anglaise, on connaît aussi un arbre à lait : c'est le hya-bya, bien préférable au tabayba, de l'Afrique. Il paraît que le hya-bya coupé aux bords des rivières et des lacs où il croît, blanchit leurs eaux pendant une heure au moins.

USAGES ET COUTUMES

LES VISITES — (Suite)

Heureuses les maîtresses de maison qui possèdent une fille déjà grande, une sœur cadette, une jeune parente, sur laquelle elle peut se décharger de certains soins au salon. Le gracieux aide-camp est tout à fait précieux, au moment du départ d'une visiteuse, par exemple, quand il reste d'autres personnes autour de la dame du logis. Celle-ci ne peut se détacher du cercle pour reconduire chaque femme l'une après l'autre, et il lui est pénible de ne pas les accompagner, pour la raison qu'il faut au visiteur une extrême aisance, un grand usage du monde pour ne pas éprouver au moins un léger sentiment de gêne, pendant le temps qu'il met à traverser seul le salon et à ouvrir la porte... Car toutes les maisons ne sont pas pourvues de laquais, qui écartent les portes devant celui qui sort, avertis qu'ils sont par la sonnette électrique sur laquelle le pied de leur maîtresse a pesé.

Dans quelques maisons exquises, le mari ou le fils est toujours là, au jour de réception, pour reconduire les dames et les mettre en voiture; pour accompagner les visiteurs masculins.

On attend une légère accalmie dans la conversation pour quitter un salon. On en profite alors rapidement, pour saluer la maîtresse de la maison, s'incliner circulairement et disparaître avec promptitude... qu'on soit reconduit ou non. Dans le premier cas, il ne faut pas accaparer celui qui nous accompagne et dont la présence est nécessaire au salon; dans le second on doit soustraire, au plus vite, la dame du logis à l'impression désagréable dont nous avons parlé.

Si la maîtresse de la maison est seule pour faire les honneurs de son salon, et qu'elle ait des hommes en visite chez elle, ceux-ci doivent savoir qu'il leur faut ouvrir la porte à toutes les dames qui quittent le salon, alors même qu'ils ne les connaissent pas. Nous avons indiqué la manière dont un maître de maison agit chez lui, ne souffrant pas qu'aucun visiteur trouve seul son chemin, ni ouvre lui-même les portes.

Nous dirons plus tard comment la maîtresse de la maison doit diriger la conversation. Achevons de tracer quelques-unes des règles secondaires... et cependant essentielles.

Les personnes qui font des visites sont tenues de se présenter dans leur plus élégante toilette de ville. Quand on va en voiture, le costume peut déployer (côté féminin), un luxe, une originalité que doivent s'interdire les femmes qui vont à pied. Mais ces dernières, dans leur toilette plus discrète et moins élégante, feront l'honneur de leurs plus beaux atours à la personne qui les reçoit. Nous n'entendons pas interdire l'accès des salons aux femmes simplement vêtues, mais toute simplicité est relative. Si l'on n'a que des robes modestes, on choisit, parmi ces robes, la plus fraîche, la plus jolie. Une tenue extrêmement soignée est l'obligation absolue pour tout le monde.

Les hommes portent le complet (sauf pour les visites de cérémonie), jusqu'à six heures du soir. Après cette heure, la redingote ou l'habit.

De même qu'on fait la plus belle toilette pour aller en visite, de même on doit faire "sa plus belle figure," c'est à-dire que, si l'on se sent en disposition grincheuse, triste ou querelleuse et qu'on ait pas assez de force pour se dominer, il faut rester chez soi. Rien ne peut dispenser des frais de gaieté, d'obligeance, d'amabilité, d'esprit... si l'on en possède. Le rôle de celui qui reçoit serait extrêmement pénible et fatigant en présence de gens maussades, froids, désagréables.

Il est très impoli d'affecter un air glacial à l'égard des autres visiteurs que l'on a trouvés ou qui arrivent après vous. Beaucoup de gens prétendent éviter ainsi des relations qu'ils ne souhaitent pas d'établir. Eh! mon Dieu! on ne

vous fera pas violence, on n'enfoncera pas votre porte. Armez-vous de réserve vis-à-vis des personnes indiscrettes, exubérantes, mais ne vous croyez pas obligés de faire une tête de pôle Nord; vous pouvez sourire, croyez-moi. Si les gens paraissent vous prendre d'assaut, veulent percer votre intimité, insinuent qu'ils désireraient être reçus chez vous et vous voir chez eux, invoquez des prétextes polis pour garder votre liberté d'action, ayez l'air de ne pas comprendre, de ne pas entendre, détournez tout doucement ce courant trop rapide de sympathie. Avec du tact et de la volonté, on maintient les importuns dans les bornes où ils doivent rester, et pas n'est besoin pour cela de prendre un ton bourru ou impertinent.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

LE COUP DE SOLEIL

Symptômes. — L'individu atteint de coup de soleil se plaint d'une forte douleur à la tête, douleur souvent accompagnée de fièvre et de soif; il sent des élancements et des battements qui le gênent beaucoup; les yeux secs et étincelants ne peuvent supporter la lumière. Certains malades ont des convulsions, d'autres tombent dans l'assoupissement ou sont tourmentés par l'insomnie et pris de délire. La peau du visage, du crâne ou de toute autre partie paraît sèche et comme brûlée. Les sueurs sont abondantes et suivies d'un grand accablement. Les malades éprouvent de l'anxiété et refusent les aliments et quelquefois même les boissons.

La tête n'est pas la seule partie sur laquelle porte l'action du soleil. Il suffit quelquefois de s'exposer au soleil pendant un temps plus ou moins long pour éprouver dans les bras, les jambes, les cuisses, les reins ou dans toute autre partie du corps un sentiment de chaleur sèche, une raideur considérable, des douleurs violentes, etc.

L'insolation n'est pas toujours suivie et accompagnée d'aussi graves accidents. Elle se borne assés souvent à un rhume de cerveau, à un mal de gorge ou de tête avec un peu de sécheresse dans les yeux.

En attendant le médecin. — Aération, lotions froides, boissons fraîches et légers remèdes excitants de la peau et sinapisme aux extrémités.

LE BON CONSEILLER.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

VICTOR ROY, ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des États-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et

ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 10 pour frais de poste. Envoyez de suite et retenir l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO., 514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12,25 ou 50 gallons).

CHATEAU PIGOURNEAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux diverses expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XERES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorette, Tockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande-Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPIRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie. de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERTIN,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA

243, RUE ST-ANTOINE



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démancheaison et d'arthralgies aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Charmante Attraction!

Pour se procurer les objets nécessaires pour dresser sa table avec goût, il faut aller chez DENEAU, au grand magasin de vaisselle



50 nouveaux services à diner, patrons et couleurs différents: 100 morceaux pour \$9.

Un beau service à déjeuner — 44 morceaux pour \$2.75.

Nouveaux de chambre—rien de plus chic—de \$2.10, \$2.20 et \$2.25.

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME

Paine's Celery Compound

GUERIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerveux, la névralgie, la faiblesse nerveuse, les maladies d'estomac et du foie, le rhumatisme, la dyspepsie et toutes les maladies des reins.

NERFS FAIBLES

Le CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE est un tonique pour les nerfs qui ne faillit jamais. Il contient du Celéri et du Coca, ces stimulants si merveilleux et guérit rapidement tous les troubles nerveux.

LE RHUMATISME

Le CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE purifie le sang. Il chasse l'acide lactique qui cause le Rhumatisme et rétablit en une condition saine les organes générateurs du sang. C'est le véritable remède pour le rhumatisme.

MALADIES DES ROGNONS

Le CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE mène promptement le foie et les rognons dans un état de santé parfaite. Cette puissance curative combinée avec ses toniques pour les nerfs, en fait le meilleur remède pour toutes les maladies des rognons.

LA DYSPÉPSIE

Le CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE fortifie l'estomac et tranquillise les nerfs des organes digestifs. C'est pour cela qu'il guérit même les plus mauvais cas de dyspepsie.

LA CONSTIPATION

Le CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE n'est pas un Cathartique. C'est un laxatif, donnant une action facile et naturelle aux intestins. La régularité arrive sûrement lorsqu'on en fait usage.

Ce remède est recommandé par les hommes d'affaires et de profession. Envoyez chercher un livre.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens WELLS, RICHARDSON & CIE., Prop. MONTREAL, QUEBEC.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 402.—CHARADE

A l'oiseau gracieux une nature amie
Accorde mon Premier.
Du verbe mon Second la femme est l'ennemie,
Nul ne peut le nier.
Mon Tout, génie profond, durant toute sa vie,
Défendit l'opprimé.

No 403.—ÉNIGME

Un pont bâti de perles s'élève au-dessus
d'une mer grisâtre; il se bâtit en un clin
d'œil et monte à une hauteur qui donne le
vertige.

Les plus hauts navires, les plus hauts mâts
passent sous son arche; lui-même n'a encore
porté nul charge, et dès que tu approches, il
semble fuir.

Il ne naît qu'avec le torrent, et disparaît
sitôt que les ondes tarissent.

Dis-nous où se trouve ce pont, et qui l'a
construit avec tant d'art?

SOLUTIONS :

No 398 — C A D I
A V E
D E
I

No 399.—Le mot est : Santé.
No 400.—Le mot est : Cor-don.
No 401.—Étincelle.

QUI DEVINE ?

Mlle A. Charland, Sainte-Cunegonde; V.
Guilbault, Montréal; F. Denoncourt, Saint-
Hyacinthe.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marche des journaux lit-
téraires du Canada.

Certificat quant à l'efficacité de
l'Eau de St-Léon

La lettre suivante s'explique par elle-même.

Chers Messieurs,

Depuis trois ans j'ai souffert de la terrible
maladie appelée la dyspepsie, et j'en ai telle-
ment souffert qu'il m'était presque impossible
de prendre la nourriture et surtout de la viande.
Ayant entendu parler des différents guérisons
causées par l'Eau de St Léon, j'ai commencé à
en faire usage régulièrement en en prenant
deux ou trois verres par jour après les repas, et
maintenant je mange ce qui me plaît et jouis
d'une parfaite santé que j'attribue à l'Eau de
St-Léon qui est la plus merveilleuse de toutes
les eaux minérales, je conseille à tous ceux qui
souffrent d'aucune maladie de se servir de
l'Eau St-Léon et je suis certain qu'ils seront
guéris.

LOUIS LAROSE

Maitre masson, 32 rue Artillery, Québec.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annon-
cer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collofortes.
Huile d'Olive en 4 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(RATISSÉS DES SŒURS) MONTREAL

Frank Leslie's Illustrated, le plus
des journaux illustrés anglais, publié aux
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

The London Illustrated News (édition
américaine) journal illustré, publié à New-York,
contenant 12 pages de texte et 10 pages de
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-
mero, 10 cents. S'adresser : Potter Building,
Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Voitures d'Enfants !!

Le plus grand choix de voitures d'enfants

DEPUIS \$10 JUSQU'À \$50

CHEZ

Wm. KING & Cie.

652—RUE CRAIG—652

A LA PHARMACIE DU PEUPLE CASTOR FLUID

On trouvera toujours à cette maison, outre
les remèdes patentes de France, d'Angleterre,
des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes
d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces,
Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.

Aussi une grande variété de graines pour
oiseaux, nids et bains.

Une visite est sollicitée.

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalpe en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY K. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Lauren

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 JUILLET PROCHAIN

COÛT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

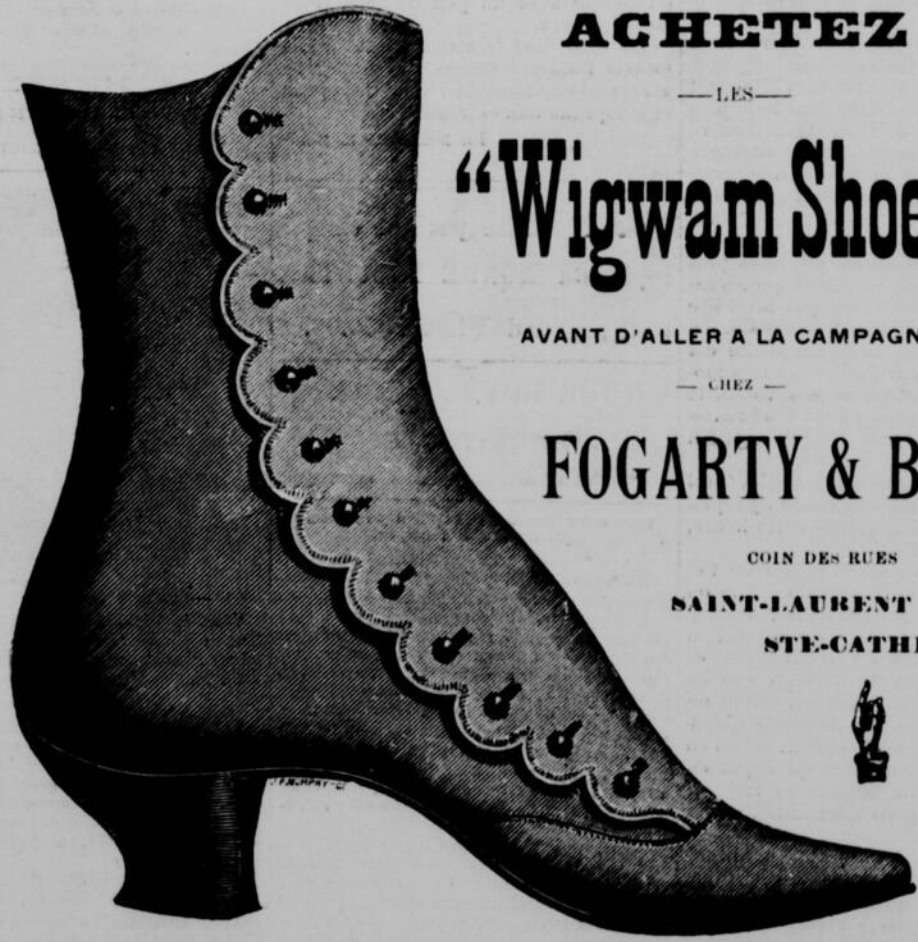
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. P.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for it IN NEW YORK.

Chaussures en Kid \$1.00



ACHETEZ

— LES —

“Wigwam Shoes”

AVANT D'ALLER A LA CAMPAGNE

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid \$1.00